

## COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

**AMMANN, René (1998) *La bouteille mauve*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 94 p. (illustrations de David McNair) [ISBN: 2-921347-46-6]**

Imaginez l'existence d'une bouteille mauve dont le contenu permettrait à celui qui l'a bu de voir son avenir. Ne serait-ce pas emballant? Si vous aviez perdu un tel objet, vous essayeriez par tous les moyens de le retrouver. C'est ce qu'entreprend Jean-Jules, le narrateur de ce roman destiné aux lecteurs âgés de neuf à onze ans. Il est aidé de ses amis Fido, surnommé ainsi parce qu'il a déjà ressemblé à un chien, et Capitaine, une jeune fille, faisant preuve de leadership. Jean-Jules, paniqué à la vue d'une inconnue, Stéphanie, a égaré ladite bouteille près d'un étang. Stéphanie décide d'appuyer le protagoniste et ses compagnons dans leurs recherches. Peu à peu, Jean-Jules apprend à la connaître et découvre les problèmes qu'elle vit. Son père a perdu son emploi, et leur maison a brûlé. Depuis, le paternel éprouve lui aussi des difficultés avec la «bouteille», mais d'un autre ordre. Lorsque le père de Stéphanie entre en contact avec les amis de sa fille, il commence à se prendre en main et redevient l'homme qu'il était auparavant, au grand bonheur de sa fille. Et si la bouteille mauve aidait plutôt les gens à changer?

Fort accessible sur le plan de la langue, l'histoire de René Ammann n'en est pas moins truffée de proverbes modifiés, ce qui ajoute une touche d'humour contribuant à rendre la lecture agréable et amusante. Le roman commence d'ailleurs par le rigolo «Un lit de rondelles ne fait pas le printemps!» On sourit encore davantage devant «Mieux vaut guérir que périr!». Que les parents et les enseignants se rassurent: on retrouve en annexe un glossaire contenant les

dictons utilisés, cette fois écrits de la bonne façon. Ajoutons que le rythme de l'histoire est assez soutenu, notamment en raison des dialogues, nombreux et très vivants.

Les illustrations de David McNair n'accompagnent pas le texte: elles le devancent constamment, puisque l'éditeur a choisi de les placer au début des chapitres. Par conséquent, elles ne viennent pas compléter la lecture, car le lecteur n'a pas encore lu les passages illustrés. Un choix éditorial étonnant qui pourrait dérouter certains jeunes lecteurs.

Une autre ombre au tableau: les répétitions. Le récit présente de trop nombreuses récurrences qui agacent le lecteur. On les remarque d'autant plus que les romans destinés à ce type de public sont relativement courts. Les variantes du mot «tout» (toute, tous) apparaissent soixante-cinq fois! C'est sans compter celles du mot «tour» (retourner, détournant, etc.) que l'on relève vingt fois! On fait usage du mot «air», dans des expressions comme «avoir l'air de» ou «les bras en l'air», vingt et une fois! Le comble est cependant la fameuse page 38 où le verbe «sembler» est accordé à l'indicatif présent quatre fois en onze lignes. Dans la même page, on a respectivement recours au mot «tout» et «air» à deux et trois reprises. Je vous ferai grâce des diverses coquilles du genre. Cela suffit amplement.

Le constat est d'autant plus décevant que le romancier exerce aussi la profession d'enseignant. Bien entendu, il est toujours difficile pour un écrivain d'avoir du recul par rapport à son propre texte. Certains éléments peuvent donc lui avoir échappé. En revanche, les membres du comité de lecture chargés de l'évaluation du manuscrit ont manqué de rigueur et failli à la tâche. Les jeunes lecteurs ne méritent-ils pas la même qualité d'écriture que leurs aînés?

Jean-Denis Côté  
Université Laval